HEMEROTECA MUNICIPAL ★ MADRID

N°. 20.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

STADTBIBLIOTHEK

HEMEROTECA MUNICIPAL MADRID

14 MAI 1820.

LE COURAGE DANS DES FEMMES.

Par Madame Dufresnoy.

Juste et Rufine.

Le courage ne consiste pas seulement dans les faits guerriers, il est une autre espèce de courage plus admirable encore, c'est celui que donne la religion : il est aussi bien le partage des femmes que celui des hommes.

Sous le règne de l'empereur Dioclétien, un des plus grands persécuteurs de notre foi, vivoient à Séville deux soeurs, *Rufine et Juste*. Ces jeunes femmes pieuses étoient pauvres et ne subsistoient que d'un petit commerce de poterie ; mais, malgré leur humble condition, elles avoient une âme élevée, et restoient fidèles à la véritable religion dans laquelle leur mère les avoit élevées. Un jour ayant étalé comme de coutume leurs mar-

Ayuntamiento de Madrid

chandises dans une place publique de Séville, elles virent arriver le cortège des femmes payennes qui célébroient la fête de Salambo (*), et suivoient l'idole avec des vases et des bouquets, en chantant et en dansant. Quelques-unes d'entre elles s'arrêtèrent devant Juste et Rufine, et leur demandèrent avec instance des vases à l'usage de leur fête. »Nous n'avons point, répondirent les deux soeurs, de vases pour vos fausses divinités; nous n'adorons qu'un Dieu vivant.»

Cette réponse allumant le courroux des femmes qui prenoient part à la procession, elles se jetèrent sur les marchandises des deux pauvres filles et les mirent en pièces. Alors Juste et Rufine, emportées par le mouvement d'un saint zèle, foulèrent aux pieds l'image de Salambo. Cette scène produisit le plus grand trouble. Diogénien, gouverneur de Séville, fit arrêter Juste et Rufine. Ces deux saintes filles, loin de nier l'accusation portée contre elles par les femmes payennes, affirmèrent leur récit, ajoutant qu'elles avoient obéi à la voix de leur conscience. Au lieu d'admirer leur courage, et de rendre justice à leur vertu, Diogénien ordonna leur supplice. Non content de faire déchirer leurs corps délicats par des instrumens munis de piquans de fer, il joignit l'insulte à la cruauté; et pendant leurs souffrances dont il se repaissoit d'un oeil tranquille, il leur promit leur grâce, sous la condition qu'elles

(*) Divinité particulièrement fêtée par les femmes de Séville, qui portoient dans les rues sa statue, ainsi que des corbeilles et des vases remplis de fleurs, de fruits, etc.

Ayuntamiento de Madrid

abjureroient la foi chrétienne. Quelqu'horribles que fussent les douleurs qu'on leur faisoit subir, Juste et Rufine ne répondirent qu'avec l'indignation la plus profonde à la proposition de Diogénien. Alors cet exécrable ministre de la barbarie d'un exécrable tyran, soigneux de prolonger les maux de ses tendres victimes, commanda qu'on les ramenât en prison, d'où, quelques jours après, il les fit sortir pour leur faire traverser pieds nus le chemin rocailleux de la *Sierra Morena*; puis il les renferma de nouveau, les livra à divers tourmens, tous plus cruels les uns que les autres, et les abandonna ensuite aux horreurs de la faim. Juste, épuisée de fatigue et de besoin, expira la première; ses dépouilles furent jetées dans un puits situé au fond de son cachot. Rufine, plus forte que sa soeur, ayant assisté à tous les actes de barbarie qu'on avoit exercés sur elle, fut exposée dans un amphithéâtre à la fureur d'un lion. Cet animal, moins inhumain que ses maîtres, épargna la douce vierge: alors les bourreaux la massacrèrent.

L'évêque Salvinus recueillit les dépouilles des deux martyres, et les ensevelit dans le cimetière des Chrétiens, à quelque distance de la ville. Un pré attenant au couvent de Saint-Bernard, porte encore aujourd'hui le nom des deux soeurs. On pense généralement que ce lieu a reçu le dépôt des ossemens de Juste et Rufine.

Séville célèbre leur fête tous les ans, avec la plus grande solennité.

Ayuntamiento de Madrid

LA NYMPHE ÉCHO. *Un volume in-12. A Paris.*

L'auteur appelle cet ouvrage »les songes de ses premières années, les secrets de la grotte, les discours fugitifs de la nymphe Echo.» Dans cette galerie de tableaux se trouvent les élémens, les règnes de la nature, les saisons, les mois, etc.

Voici le tableau du mois d'avril: »Les uns préparent la terre féconde à recevoir les semences des plantes que le printems fait éclore; d'autres tracent des sentiers commodes pour les arroser et les récolter; on enlève les feuilles sèches qui ont préservé des frimas les tiges délicates qui n'auroient pu leur résister: on place des clayons de paille pour garantir les pousses encore tendres de la rigueur des premiers froids: les femmes et les jeunes filles dégagent avec adresse les plantes utiles des herbes nuisibles, et les arbres du verger sont soignés par des vieillards auxquels une longue expérience a dévoilé les secrets les plus cachés de la végétation; ils retranchent les rameaux que la nature trop libérale donne avec profusion; ainsi des arbres sous des formes plus simples et plus belles, produiront de plus beaux fruits: on y voit les branches des pêchers et des amandiers, semblables à des guirlandes tressées à plaisir; celles des cerisiers couvertes d'un réseau de fleurs et couronnées de feuilles, les pruniers revêtus comme d'un voile léger, les poiriers comme enveloppés d'une robe éclatante, et les pommiers y semblent légèrement nuancés de blanc et de rouge.»

Ayuntamiento de Madrid

L'auteur a consacré un chapitre au serpolet. »Modeste fleur, dit-il, on t'appelle sauvage, parce que ta couche solitaire est quelquefois dans la fente du rocher, et que tu ne te montres le plus souvent que sur les montagnes : mais partout où l'on respire ton odeur agreste, on jouit aussi de la douce liberté. J'aurois pu chanter la fleur bleue de Cérès, le superbe bassin d'or, la reine des prés, ou la blanche campanelle qui enlace les bleds de sa tige souple et gracieuse; leurs couleurs sont plus vives, leurs têtes sont plus élevées ; mais le moissonneur s'avance; ils tomberont avant leur maturité, tandis que, modestement arrondies, les touffes épaisses du serpolet, qui bordent les tertres, échappent à ses coups destructeurs et montrent seuls, au bord des champs désolés, leur chevelure de pourpre. Comment pourrois-je oublier jamais le serpolet? Les premiers jeux de mon enfance, exempts de soins et d'inquiétudes, ont été parfumés de sa douce odeur ; j'y suivois alors les voyages de la fourmi laborieuse; l'abeille, venant y puiser ses trésors, a souvent depuis, par ses bourdonnemens, détourné mon attention de l'étude des anciens poëtes que je me plaisois à méditer à l'ombre des tilleuls de la colline. Leucosie, la tendre Leucosie m'y apparut plus belle encore que les plus belles fleurs, et mollement couché sur le serpolet odorant, au lieu même où son gracieux sourire m'avoit tant ému pour la première fois, j'essayai de chanter mes premières amours : j'ai même négligé la fortune pour songer aux trop fugitifs instans qui m'avoient paru

Ayuntamiento de Madrid

si doux, lorsque, pensant à mes amours, et caressant mes illusions, je respirois sa bonne odeur; et quand la vieillesse aura blanchi ma tête, ma plus douce espérance est d'aller sur la pelouse, aux derniers rayons du soleil qui luiront pour moi, me le rappeler encore.»

Dans un autre endroit, l'auteur dit qu'il aime *à planer sur les tems écoulés.* »D'un vol rapide, ajoute-t-il, je saisis les pensées à demi-voilées, et dans ma délicieuse rêverie, je ne prends point la peine de les développer, je jouis de leur passage comme l'enfant jouit des saisons.»

Les pensées de l'auteur sont presque toujours des images. »Heureux, dit-il, qui, pour la première fois, près de son amie, sur sa couche parsemée de fleurs, lui voit mêler à l'eau pure le doux miel de l'abeille dorée, puis, touchant de ses lèvres tremblantes le même bord qu'elle a touché de ses lèvres, s'enivre d'amour dans la coupe de hêtre de ses pères.»

L'auteur va parler des apprêts d'un mariage: »Sous le porche d'un temple majestueux, s'avance d'un pas timide une jeune vierge couronnée de myrte: son voile voltigeant autour de son col légèrement incliné, découvre son sein qui semble palpiter; les yeux baissés on diroit qu'elle rougit en écoutant sa bonne mère qui cherche sans doute à rassurer sa pudeur alarmée; des femmes apportent une corbeille voilée et invoquent la bonne déesse, pendant que les jeunes filles qui suivent se parlent furtivement entre elles en regardant l'épouse: le jeune époux vient à sa rencontre; un

Ayuntamiento de Madrid

sourire gracieux anime son beau visage velouté comme la pêche nouvellement cueillie. »

A côté de ce tableau, plaçons celui d'un jeune pâtre amoureux et timide, comme on l'est toujours dans l'adolescence. » Un soir, dit l'auteur, au moment où le soleil alloit se cacher derrière la montagne, il parloit à une jeune fille qui étoit venue seule puiser de l'eau à la fontaine; il louoit sa grâce et sa beauté, et, tandis qu'elle sourioit à ses doux propos, l'ombre de son visage, projetée sur la surface polie du hêtre, fit naître au pâtre l'idée d'en suivre les contours avec un caillou tranchant; elle se prêta avec complaisance à ses désirs qui flattoient son amour-propre, sans alarmer son innocence. »

L'auteur a ainsi trouvé le secret de personnifier le dessin; la musique vient immédiatement après. » Un jeune homme semblable à un dieu, et couronné de myrte, sembloit souffler dans une flûte de cannes à sept tuyaux d'inégales grandeurs; tous les pâtres des environs accoururent; et après qu'il eut joui longtems de leur admiration, il leur enseigna les merveilles de son art : il traça des lignes qui répondoient à chacun des tubes dont sa flûte étoit composée, et y marqua, par des points, l'emploi des différens sons, comme aussi leur durée; puis il racontoit comment les longs sifflemens des vents dans les roseaux brisés, qui reportent la réflexion avec tant de charme sur les tems anciens, avoient inspiré l'ingénieux mortel qui créa cet art divin : il dit comment, par des accords différens, il savoit faire éprouver diver-

Ayuntamiento de Madrid

des émotions ; comment, en pressant ou ralentissant les sons, on faisoit passer de la gaîté à la mélancolie, de la joie à la tristesse ; comment on faisoit palpiter le sein d'une belle, en prenant une mesure plus rapide que les mouvemens réglés de son coeur ; il dit comment se célébroient les plaisirs, et quels chants pouvoient adoucir les peines de l'absence et les chagrins de l'amour. »

L'auteur a fait hommage de ces fables ingénieuses à une dame dont il loue les grâces et les vertus. ALPHONSE *N*; voilà la signature de l'épitre dédicatoire.

PARIS.

Plus les dames sont simples dans leur mise, plus les jeunes gens se montrent coquets ; non contens de porter des tailles pincées et busquées, des gilets de mille espèces, des gants blancs et des bas à jour, ils se chargent de breloques et de bijoux ; outre les cachets et les bagues à la chevalière, le lorgnon et la boucle de col, il est du bon ton pour un élégant d'avoir une boucle de culotte et des coulans de bretelles en or.

Constance, pourquoi boudez-vous ? pourquoi vos beaux yeux sont-ils encore tout humides de larmes ? — Parceque votre maman n'a pas voulu vous donner un chapeau de paille d'Italie de 140 francs. Elle en a le moyen, dites-vous : je le sais ; mais je sais aussi qu'une telle coëffure ne convient guère qu'à une femme mariée ; vous le

Ayuntamiento de Madrid

serez un jour, car vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; puissiez-vous, plus heureuse que telle demoiselle qu'il seroit aisé de citer, ne jamais regretter votre capote verte et votre chapeau de paille cousue!

La circonstance qui a donné lieu au conte inséré dans notre Numéro du 30 avril, page 458, ligne 18 et suivantes, a été entièrement dénaturée. Voici l'extrait d'une lettre de M. Coch. . . »Si vous lisez un jour la relation de nos malheurs, vous y verrez qu'ayant nous-mêmes conservé parfois une partie de cette gaité nationale qui me donne aujourd'hui l'occasion de vous écrire, nous avons mérité cependant d'être plus souvent l'objet de la commisération que de la plaisanterie..... Croyez que des compatriotes, même en supportant les vexations les plus inouïes, conservoient assez de dignité pour distinguer le terme où il n'eût plus été permis de les souffrir.»

ON NE PEUT PAS VIVRE.

Hé bien! mon voisin, n'avois-je pas raison de vous dire qu'il est impossible de nouer les deux bouts dans ce maudit pays? — Vous prêchez un converti; tel que vous me voyez, je ne vis pas, je végète. J'occupe un logement de 2400 francs dans une belle maison et un beau quartier; mais après tout, je manque du nécessaire; je n'ai ni galerie, ni boudoir, ni bibliothèque. Ma salle à manger est assez commode; j'y traite de tems en

Ayuntamiento de Madrid

tems une vingtaine d'amis, mais on étouffe dans mon salon les jours de bal. — C'est comme chez moi; en honneur! on ne respire pas dans cette ville! — Si l'on est mal chez soi, c'est encore pis dehors; on est heurté, coudoyé par tout le monde.... — Ma foi, en voiture, je ne suis guère plus à mon aise.... — Vous avez donc équipage? — Il le faut bien; mais quel beau plaisir! on est condamné à aller toujours au pas, à moins qu'on ne culbute les gens comme cela m'est déjà arrivé plusieurs fois.... — Je n'ai qu'un cabriolet, parce que j'ai voulu me donner une loge à Feydeau; je n'en suis pas plus heureux, car entre nous, une loge ne suffit pas, il en faudroit au moins trois. — Sans contredit; moi qui suis abonné aux François et au Vaudeville, je meurs d'ennui; toujours des jérémiades et toujours des flons flons; c'est un martyre! — A propos de martyre, on m'a dit que vous faisiez une collection de têtes de vierges, au moins aussi belle que celle de la Malmaison? — Oui, elle est même très-avancée. — Moi, je donne dans les statues; c'est fort cher. — Très-cher; aussi, comme j'avois l'honneur de vous le dire, on n'éprouve ici que des privations. — On ne peut pas vivre.

L'ART DE LA COEFFURE,

Par Sébastien *Le Blond*, coëffeur. *In*-8°. *A Paris.*

M. Le Blond n'a fait qu'une petite brochure; mais elle contient beaucoup de choses utiles.

Ayuntamiento de Madrid

Non-seulement M. Le Blond parle de la coupe des cheveux, de la manière de les friser, de les accommoder, mais des soins que l'on doit prendre pour les conserver. Il donne les moyens de connoître la qualité des cheveux qui composent une perruque; il parle du choix des échantillons pour imiter les différentes nuances de cheveux qui se trouvent sur la même tête, fait l'examen de tous les procédés que l'on emploie pour fixer un toupet, et indique les causes de la chute des cheveux.

M. Le Blond parle d'après une expérience de trente années. Voici une de ses observations: »Lorsqu'un homme est de tempérament à devenir chauve, dès l'âge de quinze ans, et même quelquefois avant, ses cheveux commencent à tomber; à vingt-cinq ans, ils s'éclaircissent, et à trente ans, il a la tonsure. Les cheveux longs tombent d'abord. Sans qu'on s'en apperçoive, le front se dégarnit. Si la chute de vos cheveux provient de maladie, ne vous en affectez pas; souvent ils reviennent plus beaux qu'ils n'étoient.«

M. Le Blond pense qu'il est inutile de se faire raser la tête lorsque la chute des cheveux est la suite d'une maladie. »Plusieurs personnes, dit-il, en ont été convaincues, en mettant un serre-tête noir, immédiatement après avoir été rasées; le lendemain elles trouvoient le serre-tête couvert de racines de cheveux.«

Suivant M. Le Blond, les huiles, les pommades ne sont d'aucune efficacité pour arrêter la chute des cheveux. »Laissez, dit-il, agir la na-

Ayuntamiento de Madrid

ture ; ayez seulement soin de votre chevelure ; peignez-la, brossez-la tous les jours. »

PETITE GALERIE.

La longueur des jours et la beauté des soirées commencent à dépeupler les salons et les spectacles : les entrepreneurs de fêtes publiques se réjouissent, les comédiens se désolent. Voilà le monde ; ce qui est un sujet d'affliction pour l'un, est toujours un bonheur pour l'autre. Le tems, que les parisiens trouvent superbe, chagrine les habitans des campagnes : une longue sécheresse nuit aux biens de la terre ; les blés souffrent et les prairies languissent ; heureusement l'abondance est grande. Puisse l'administration être sage ! Puissent les leçons du passé n'être pas perdues pour l'avenir !

Le tranquille parisien, au milieu du fracas des évènemens et des jouissances du luxe, voit luire un soleil sans nuages ; les Tuileries sont éclatantes de verdure, les Champs-Elysées, les boulevards sont arrosés ; dès-lors tout va le mieux du monde. Il croit que la fraîcheur règne aux champs comme à la ville ; il ne redoute que la pluie, qui empêche ses promenades et qui contrarie ses plaisirs.

Toutes les réunions d'hiver sont suspendues ; ce n'est pas une perte pour la société ; elles ont été tristes comme le tems qui vient de s'écouler ; les évènemens du jour, les projets du ministère, tel étoit le sujet de toutes les conversations agréa-

Ayuntamiento de Madrid

bles, on le voit, pour les dames, qui, réléguées dans un coin du salon, ou à des tables de jeux, maudissent tout bas la politique, et s'indignent d'être sacrifiées à un budjet ou à une pétition. Il en est cependant qui ont pris leur parti de bonne grâce, et qui lisent toutes les brochures nées des circonstances, et même tous les anciens ouvrages de nos publicistes. Il n'est pas rare de trouver le *Contrat social* sur une toilette, et l'*Esprit des Lois* dans un boudoir. Clélie n'a pas 20 ans, et elle possède à merveille la *Théorie du gouvernement représentatif*; elle reconnoît l'indispensable nécessité de la division des pouvoirs, excepté dans sa maison; elle veut que le budjet de l'état soit sévèrement discuté, et ne souffre pas que son mari fasse la moindre réduction dans le sien.

Rien de plus curieux que d'entendre ce joli publiciste parler tour-à-tour de fleurs et de lois d'exception, de charte et d'ombrelle, d'élections et de corsets. Clélie assiste à toutes les séances de la chambre des députés, et elle les raconte avec une vivacité, avec un esprit qu'on ne trouve pas dans tous les journaux. Elle a bravé jusqu'à l'aridité de la discussion sur les douanes dans l'espoir qu'il y seroit question de l'impôt sur les schals de cachemire. Elle a à cet égard des idées d'économie politique qu'elle regrette de ne pouvoir développer elle-même, mais qu'elle a communiquées à un député de ses amis.

Du reste, Clélie est bonne, compatissante; on ne la voit point courir aux commissions militaires, aux cours prévôtales; là, elle ne s'occupe

Ayuntamiento de Madrid

des malheureux que pour les consoler, des victimes que pour les secourir ; l'injustice la révolte, l'oppression l'indigne ; son auteur favori est Voltaire, son héros est Washington. L'autre jour, je la rencontrai dans un salon où j'allai pour la première fois, et elle me fit successivement connoître toutes les personnes qui y furent introduites.

Il est rare que, dans la même société, il y ait diverses nuances d'opinions ; l'esprit de parti est exclusif ; la seule figure d'un député du côté gauche mettroit en fuite tous les vieux salons du faubourg Saint-Germain. Dans les momens de crise, les gens qui pensent de même se cherchent, et ils font très-bien ; on aime à être sûr de tous ceux avec qui l'on se trouve, et quelques précautions qu'on prenne, on y est encore trompé. Si M. de Sartines vivoit aujourd'hui, il seroit émerveillé de tout ce qu'il verroit ; ce grand maître ne seroit plus qu'un foible écolier.

Cependant, je me trouvai ce soir-là chez un homme qui, par sa position dans le monde et dans les affaires, est obligé de recevoir des gens de tous les rangs, de tous les pays et de toutes les opinions. Clélie les connoissoit tous ; rien de plus original que les portraits qu'elle m'en fit tour-à-tour.

Ce grand homme sec, me dit-elle, est depuis un an à Paris ; il court tous les ministères pour avoir toutes les places ; il demande une préfecture à l'intérieur, une recette générale aux finances, une ambassade aux affaires étrangères, un régiment à la guerre, une présidence à la justice, et l'administration d'une colonie à la marine. Il a

Ayuntamiento de Madrid

des titres incontestables à chacun de ces emplois. Son père fut subdélégué, son oncle fermier-général, son frère aîné consul dans le Levant, son beau-père conseiller au parlement, son bisayeul enseigne de vaisseau; enfin, il fut lui-même capitaine d'arquebuse. Couchant six places en joue, il est bien difficile qu'il n'en attrape pas une; depuis un an qu'il va d'antichambre en antichambre, d'audience en audience, on rit de son ambitieuse bonhomie; mais depuis huit jours, on commence à prendre la chose au sérieux: il est sûr qu'il aura une place; il est même probable qu'il n'aura que l'embarras du choix.

Ce gros homme, si rond et si frais, qui baisse si humblement des yeux si hardis, est un athée, d'il y a trois ans, qui est devenu dévôt, il y a six mois. Il ne manque pas une messe, quand il s'y trouve beaucoup de monde; il s'est logé sur la même paroisse que ses protecteurs, et suit même les processions, quand il est sûr d'y être aperçu par eux. Il est homme d'affaires, homme de robe, homme de lettres et homme de religion. Il fait des mémoires, des journaux, des opérations de banque et des neuvaines. Mais il a quelques distractions; il passe si rapidement du barreau à la bourse, de la bourse à la sacristie, qu'il lui est arrivé quelquefois de faire des affaires à l'église. Il est tel deuil et telle cérémonie funèbre qui lui ont rapporté plus d'écus qu'ils ne lui ont fait verser des larmes; car il est encore tout à la fois entrepreneur et marguillier. Il déjeûne chez un ministre, dîne chez un ambassadeur, et passe

Ayuntamiento de Madrid

la soirée chez un évêque. S'il y avoit encore des petites maisons, il souperoit chez un grand seigneur. On le félicitoit l'autre jour sur sa nouvelle conversion ; moi, dit-il, j'ai toujours été un excellent chrétien, et j'en ai constamment rempli les devoirs. — Mais alors, on ne vous apercevoit jamais dans les temples ; du matin au soir, vous couriez Paris, et tout le monde se souvient que dans un mois vous avez mis tous les chevaux de place sur les dents. Quel tems donniez-vous donc à vos devoirs de chrétien ? — Je priois en cabriolet.

A l'instant la porte s'ouvre à deux battans. Voyez-vous, me dit-elle, cet homme à l'air patelin et au doux sourire : un ruban de huit à dix couleurs pare sa boutonnière. Certainement il n'en portera jamais autant qu'il en a pris. C'est depuis vingt-cinq ans l'optimiste de toutes les époques, le Philinte de tous les régimes. Aux états-généraux il passa dans le tiers-état, et il fit voter son frère avec la noblesse. Le premier de tous il renonça à ses titres, et en 1814 il fut le premier à les reprendre. Il n'est pas une faction, un parti, une coterie dans laquelle il n'ait toujours eu de petites intelligences. Il alloit aux Feuillans et aux Jacobins ; il a même paru plus tard aux Cordeliers. Les Girondins le consultoient, et les Montagnards en faisoient cas. Sous le comité de salut public il fit du salpêtre, sous le directoire des fournitures, et sous le consulat il fut un des premiers à voter pour l'empire. Il n'est pas un des cinquante sermens de la révolu-

tion

Ayuntamiento de Madrid

tion pour lesquels il n'ait levé la main. Le premier au lever, le dernier au coucher à la cour, il eut toutes les clefs et tous les titres; au sénat, toutes les croix et toutes les dotations. Le 30 mars, il étoit à cheval, il péroroit les parisiens pour qu'ils se défendissent; le soir, il sut la capitulation; et le 31, à cinq heures du matin, il parcouroit le boulevard de Gand, la cocarde blanche au chapeau, et la seule croix de Saint-Louis à sa boutonnière.

Plusieurs de ses amis étoient exilés; aussitôt qu'il a regardé leur rappel comme certain, il a fait des démarches pour eux. Il a deux fils militaires; l'un étoit à Gand, l'autre à Waterloo; et tous deux sont aujourd'hui fort bien placés comme ils l'eussent été dans toute autre combinaison d'événemens. Il a marié ses deux filles, l'une à un ultra prononcé, l'autre à un libéral; tous deux veulent être députés; l'un siégera au côté droit, et l'autre au côté gauche. Il lui reste une 3e fille, vous verrez qu'il la donnera à un député du centre.

Cependant l'homme d'un caractère si accommodant et d'une conscience si souple a chaque année augmenté ses capitaux et sa fortune en immeubles; outre sa pension, ses traitemens et ses sinécures, il a conservé la terre qu'il avoit en Belgique, et il a des fonds placés à Vienne et à Pétersbourg, à Londres et à La Haye. Depuis quelques jours, il songe à faire des placemens à Madrid. Je l'appellerois volontiers l'égoïste cosmopolite.

Je termine ici cette galerie, je pourrai bien la reprendre un autre jour.

* *

Ayuntamiento de Madrid

Il vient de paroître une étoffe entièrement couverte de petites faveurs de même couleur que le fond, très-étroites, se coupant par quadrilles, et offrant sur les angles des carrés un demi noeud: nos marchandes de modes de la rue Vivienne l'emploient pour capotes.

On porte beaucoup de robes en mousselinettes jaunes ou bleues: les volans en sont festonnés.

Dans un de nos premiers ateliers de couture nous avons vu une robe, façon redingote, en *prunelle de coton:* elle étoit sans aucun ornement, et seulement garnie d'un passe-poil pareil.

Plusieurs robes de soie sont garnies à la manière des redingotes: un liseré simule dans toute la longueur une ouverture, et des deux côtés, sont attachées des pattes, en étoffe pareille, dont l'extrémité libre est arrondie.

Nos élégans vont porter, il paroît, en négligé et le matin pour sortir à cheval, des habits-vestes d'une forme nouvelle. Nous sommes aux recherches, et bientôt nous satisferons sur ce point la curiosité de nos abonnés.

On vend dans les bons magasins une nouvelle étoffe pour pantalons, qui doit avoir une grande vogue pendant le tems des chaleurs; elle tient le milieu entre le casimir et le ternaux; les nuances en sont très-variées.

Ayuntamiento de Madrid

Sur Ninon de Lenclos.

Abandonnée fort jeune à sa propre volonté, entourée de mille adorateurs que lui attiroient ses charmes, flattée d'inspirer de l'amour, ne pouvant s'empêcher d'en ressentir elle-même pour des hommes qui réunissoient presque tous, aux grâces de l'esprit et du corps, l'éclat d'une grande fortune ou d'une haute naissance, comment Ninon, se seroit-elle défendue contre tant de séductions? Elle y céda sans résistance; mais si elle fut foible, elle ne fut point vile. Quoiqu'elle eût le tort très-grand de considérer l'amour, non comme un sentiment, mais comme une sensation, on ne voit point que cette espèce de matérialisme, qui auroit pu l'entraîner aux choix les plus honteux, lui en ait jamais fait faire un seul que l'âme la plus délicate eût pu désavouer.... Ninon ne trahissoit point ses amans: elle cessoit de les aimer et le leur disoit. Ce ne fut que pour se soustraire aux fatigantes importunités de la Châtre, qu'elle lui signa ce fameux billet, où elle faisoit de tous les sermens celui qu'elle étoit le moins en état de tenir, le serment de n'en jamais aimer d'autre de sa vie; et elle ne se crut pas liée un seul instant par un engagement si téméraire. On sait que, dans le moment même où elle manquoit à la foi jurée de la manière la moins équivoque, elle s'écria plusieurs fois: *Ah! le bon billet qu'a la Châtre!* Volage en amour, mais non point perfide, Ninon étoit en amitié d'une constance à toute épreuve.... Tous ses contemporains s'accordent à la peindre comme la

Ayuntamiento de Madrid

plus séduisante des femmes. Sa taille, disent-ils, étoit pleine de noblesse, de grâce et de volupté: sa figure n'étoit pas parfaitement régulière, et n'avoit pas ce grand éclat de beauté qui frappe d'abord; mais l'examen y faisoit découvrir une foule d'agrémens et de finesses qui la rendoient préférable aux figures les plus correctes et les plus éblouissantes. Les charmes de sa personne se conservèrent si longtems, ils diminuèrent d'une manière si lente et si peu sensible, qu'elle prolongea le don de plaire et d'exciter le désir jusqu'à un âge où les autres femmes sont fort heureuses de ne pas exciter le dégoût. Née en 1615, elle mourut en 1706.

MODES PARISIENNES.

Pendant longtems ce fut le pourtour de la forme des chapeaux que les modistes se plurent à orner; elles s'en occupent peu maintenant; mais en revanche, le bord de la passe offre, tant en dessous qu'en dessus, trois ou quatre sortes d'ornemens. Une blonde n'empêche pas de mettre des cannelures ou des coques en rubans; quelquefois il y a encore des liserés; voilà pour le dessous. Quant au-dessus, ce sont des crevés, des bouillons, quelquefois une vis sans fin. Préférablement aux rubans de deux couleurs, réunis, et produisant l'effet d'un large ruban boiteux, on emploie des rubans à pois nués, des rubans à quadrilles et surtout des rubans-mosaïques.

Ayuntamiento de Madrid

Les fleurs sont, pour l'ordinaire, de la saison; leur place est le milieu de la passe; on en met une quantité énorme. Le lilas a repris faveur; on porte beaucoup de pivoines; par anticipation, quelques épis mûrs entrent dans les bouquets à la jardinière.

La brisure de quelques chapeaux de paille ne se trouve point dans le milieu de la passe, comme à l'ordinaire, mais sur le côté; par ce moyen, le côté opposé est beaucoup plus évasé que ci-devant; et outre les coques, on met, pour le garnir, un paquet de fleurs ou un gros noeud.

Les capotes écossaises sont moins rares qu'à l'ordinaire; on en drape plutôt la passe qu'on ne la plisse.

La gaze de couleur à pois nués, et la gaze-mosaïque, servent quelquefois à faire des bonnets à pointes courtes, mais sans bec sur le front.

L'an dernier, dès le premier jour de Longchamp, on vit une grande quantité de voiles de gaze; ils sont rares cette année. Il ne paroît pas non plus que les ceintures doivent avoir d'aussi longs bouts que l'année dernière. Chaque jour, le nombre des robes lacées par derrière et busquées, augmente: le haut du corsage se drape *à la Sévigné*.

Le corsage de quelques robes est froncé horizontalement par derrière comme par devant.

Quelques dames mettent, en place de sautoir, une cravate de gaze écossaise, à raies de satin, qu'elles nouent sur le côté. Les fichus *Zélia* continuent d'être de mode; les plus jolis sont quadrillés lilas et blanc.

Ayuntamiento de Madrid

Les dernières gibecières sont en cuir de Russie.

Le principal changement qu'offre le costume des hommes, consiste dans le pantalon, qui est tant soit plus large et beaucoup plus court qu'à l'ordinaire, et qui se fait en cuir de coton blanc, plus souvent qu'en nankin. Quelques élégans portent des bottes à franges.

PARISER MODEN.

Seit langer Zeit gefiel es den Modistinnen die Form der Hüte ringsherum zu verzieren; jetzt beschäftigen sie sich wenig damit; aber andererseits bietet der Schirmrand, sowohl unten als oben, 3 oder 4 Arten Verzierungen dar. Eine Blonde hindert nicht, dafs man Rinnen oder Bandmuscheln anbringe; zuweilen kommen auch noch Schnürchen dazu, welches vom Untertheil gilt. Das Obertheil hat getheilte Muscheln, Puffen oder bisweilen ein äusserst langes Gewinde. Lieber als zweifarbige, verschlungene Bänder, die die Wirkung eines breiten ungleichen Bandes hervorbringen, verwendet man Bänder mit gewölkten Tupfen, gewürfelte, hauptsächlich aber Mosaikbänder.

Die Blumen sind gewöhnlich von der Jahrszeit; sie nehmen die Mitte des Schirms ein und man bringt eine ungeheure Menge derselben an. Die Syringe ist wieder beliebt geworden, man trägt viele Päonien, und es kommen im Voraus etliche reife Aehren unter die Sträufser à la Jardinière.

An etlichen Strohhüten ist der Schirm nicht wie gewöhnlich in der Mitte, sondern auf der Seite niedergebogen; so dafs die Gegenseite viel weiter auseinandersteht, als sonst; und als Garnirung setzt man aufser den Muscheln einen Pack Blumen oder eine grofse Schleife daran.

Ayuntamiento de Madrid

Die schottischen Capoten sind weniger selten, als gewöhnlich; der Schirm derselben wird eher drapirt als gefältelt.

Die farbige Gaze mit gewölkten Tupfen, und die Mosaikgaze werden bisweilen zu Hauben mit kurzen Schniepen, die aber auf der Stirn keine Kante haben, verarbeitet.

Voriges Jahr sah man vom ersten Tage des Lonchampfestes an, eine grofse Anzahl Gazeschleier; dieses Jahr kommen sie nur selten vor. Auch scheint es nicht, dafs die Gürtel so lange Enden haben sollen, als im verwichenen Jahre. Die rückwärts geschnürten und mit Fischbein ausgesteiften Kleider vermehren sich täglich. Das Obertheil des Leibchens wird à la Sévigné drapirt. An einigen Kleidern wird das Leibchen hinten und vorne wagerecht zerknittert.

Einige Damen ziehen anstatt eines Umknüpftüchels, eine Halsbinde von schottischer Gaze mit Atlasstreifen, die auf der Seite geknüpft wird, an. Die Zeliatüchel fahren fort in der Mode zu seyn; die schönsten sind weifs und lilla gewürfelt. Die neuesten Arbeitstaschen sind von russischem Leder.

Die im Anzug der Männer eingetretene Hauptveränderung besteht in den langen Beinkleidern, die ein klein bischen weiter und viel kürzer, als gewöhnlich sind; sie werden öfter von weifsem Wollleder, als Nankin gemacht. Einige elegante Herrn tragen Stiefel mit Franzen.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 20.

Fig. 1. — Chapeau de paille. Robe de cachemire françois, à la Sévigné, busquée et lacée par derrière. Garniture du bas, composée de

Ayuntamiento de Madrid

deux rouleaux et pareil nombre de volans de satin. Gants blancs. Souliers lilas.

Ein Strohhut. Kleid von französischem Cachemire, *à la Sévigné*, mit Fischbein ausgesteift und rückwärts geschnürt. Der untere Kleidrand besteht aus zwei Rollen und eben so vielen Atlasfalben. Die Handschuhe sind weifs, die Schuhe lilla.

Fig. 2. — *Capote de crêpe, ornée d'un bouquet de marguerites. Spencer de velours à pattes; attaches en satin. Robe de perhale, garnie par le bas de deux effilés, avec un entre-deux, composé de losanges réunies au milieu par une rangée de coques. Gants jaunes. Souliers violets.*

Eine Kreppcapote, mit einem Bouket Gänseblümchen verziert. Sammetspencer mit Batten und Atlasgimpen. Perkalkleid mit zwei Reihen Franzen und einem Zwischenstück bestehend aus geschobenen Vierecken, die in der Mitte durch eine Reihe Muscheln verbunden sind. Gelbe Handschuhe. Violette Schuhe.

Fig. 3. — *Chapeaux de crêpe.* Drei Krepphüte.

Fig. 4. — *Chapeaux de gaze.* Zwei Gazehüte.

Fig. 5. — *Chapeau de paille.* Ein Strohhut.

ÉNIGME.

Notre nombre est toujours compté:
On nous connoit tant que nous sommes;
Nous ne pouvons aux yeux des hommes,
Paroître qu'à l'extrémité.
Quelquefois près de nous l'envie,
Réside pour quelques momens;
Le fer nous retranche en tous tems,
Mais il nous conserve la vie.

Le mot du Logogriphe du précédent numéro est: *Mode* (où l'on trouve: *ode*).

J. P. Lemaire, Rédacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. Diehl.

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

HEMEROTECA MUNICIPAL MADRID

Ayuntamiento de Madrid